

La parole approximative¹

Montserrat López Díaz

Universidade de Santiago de Compostela

«J'aimais, et j'aime encore, les mathématiques pour elles-mêmes comme n'admettant pas l'hypocrisie et le vague, mes deux bêtes d'aversion.» Stendhal, *La Vie de Henry Brulard*, chapitre 10.

RÉSUMÉ

On soulève le problème de l'adéquation du langage à ce qu'il désigne, et plus particulièrement celui des usages approximatifs, caractérisés par le manque de précision. Il y a l'approximation exprimée au moyen d'opérateurs et l'approximation supputée. À propos de celle-ci on s'occupe des rapports qu'elle entretient avec le flou et avec d'autres formes de l'expression qui lui sont proches telles que le non-dit, l'indétermination et la généralisation.

Mots-clés: approximation, inférence, concepts flous, vague.

ABSTRACT

We shall question how language is adjusted to what it indicates, especially examining the problem of its approximate uses, characterized by a lack of precision. There are both explicit and inferred approximations. With respect to the last, we shall study its relationship with impreciseness and other ways of expressing ourselves such as what is left unsaid, indeterminacy and generality.

Keywords: approximation, inference, fuzzy concepts, vagueness.

Data de Aceptación: xuño de 2002.

1 Recherche menée avec l'appui du programme XUGA20403A97.

1. INTRODUCTION

Notre réflexion a comme point de départ la constatation que les usagers de la langue s'expriment fréquemment de façon approximative et que, par voie de conséquence, ils reçoivent les messages ainsi affectés soit de façon optimale et naturelle parce que l'information transmise est suffisante, soit avec un certain «bruit» du fait que le message, ayant des zones d'ombre, manque de la précision voulue. Dans ce cas, un sentiment de frustration peut guetter les interlocuteurs; et lorsque pour s'exprimer ou pour comprendre font défaut les mots appropriés, exacts ou précis, cela peut être vécu comme une sorte de manque que l'on déplore.

Nous en avons relevé au hasard quelques exemples révélateurs, trouvés çà et là à l'oral comme à l'écrit, que nous reproduisons ici:

- a) On fait un usage approximatif de douleur et de plaisir, et on oublie leur sens profond.
- b) On présente les extérieurs à partir de l'endroit approximatif –on ne peut pas faire autrement– où se trouvait le gendarme.
- c) Le caractère approximatif de la notion de syllabe induit une marge d'erreur importante.
- d) Il sort d'une famille étrangère où on parle malheureusement un français très approximatif.
- e) Ce qui est mal défini est décrit forcément de façon approximative.

Encore quelques exemples du même type à propos de *flou*, concept qui est assez proche de celui d'*approximation* comme nous le verrons plus loin:

- a) La décision a été prise avant de connaître le rapport sur la situation de nos assurances et dans le flou inadmissible qui règne aujourd'hui.
- b) Le concept de totalitarisme est flou et inadéquat à rendre compte du réel.
- c) L'image était trop floue pour bien voir ce qu'elle représentait.
- d) On donnera quelques consignes indispensables à la rédaction de sorte qu'aucun mot ne reste flou ou inexpliqué.

Vraisemblablement l'approximation et le flou, ressentis comme des sources d'incertitude interprétative, sont des pierres d'achoppement pour la compréhension. Mais il se peut aussi que, même si elle est imprécise, l'information fournie reste suffisante pour le récepteur. Quoi qu'il en soit, du point de vue de l'expression le fait est que bien des fois le locuteur est incapable d'éviter une certaine inadéquation entre ses mots et les sens visés et qu'il doit recourir, en conséquence, à des termes vagues, faute de trouver des mots exacts et précis.

Cela étant, ne doit-on pas s'interroger pour savoir dans quelle mesure on désigne par le terme exact? et que se passe-t-il lorsque ce terme n'existe pas? Il semble bien que nos habi-

tudes de simplification linguistique négligent le problème du manque d'exactitude et que seulement lorsqu'on soulève le lièvre de l'adéquation du langage à ce qu'il désigne on prenne conscience d'un problème que cette mise en question nous rend évident.

Il y a un certain type d'usage approximatif du langage qu'est l'approximation inférée et qui, résidant dans les implicites sémantiques et pragmatiques, nous intéresse particulièrement. À cet égard, à côté des opérateurs d'approximation qui, l'avouant, ont la particularité de poser explicitement l'imprécision, nous avons des énoncés qui sont saisis comme approximatifs parce qu'ils fluctuent entre le rapprochement et l'éloignement dans la désignation du référent et qu'ils témoignent d'une absence de cloisonnement entre la logique du vrai et celle du faux.

Cela dit, dans les pages qui suivent nous aborderons l'approximation exprimée au moyen d'opérateurs et l'approximation supputée. À propos de celle-ci nous nous occuperons des rapports qu'elle entretient avec une autre forme d'imprécision qu'est le flou. Nous ferons aussi un parcours à travers d'autres formes de l'expression qui lui sont proches telles que le non-dit, l'indétermination et la généralisation et qui sont résolues par l'ajout d'informations.

2. LES USAGES APPROXIMATIFS

L'approximation exprimée ressortit à l'information encodée par l'énoncé. Lorsqu'on parle d'une quantité déterminée, d'une qualité ou d'un objet concret, on peut le faire de façon approximative, tout en le déclarant explicitement. Ainsi, si nous prenons le cas des quantités, dans:

(1) Il y avait une quarantaine d'assistants à la conférence

une quarantaine n'exprime pas un nombre concret d'assistants. Il peut s'agir aussi bien de plus de quarante que de moins de quarante. En conséquence, le déterminant et le suffixe *-aine* ont cette fonction de situer la référence de l'énoncé autour de ladite quantité, le locuteur faisant une évaluation qui se veut objective². L'inexactitude est franchement avouée au moyen de ces opérateurs.

2 Charaudeau (1992 : 248) nous rappelle qu'il ne faut pas confondre l'opération de quantification approximative (ex. : *Il a environ quarante ans, Il a une quarantaine d'années*) du procédé qui modalise l'énoncé, selon lui, pour exprimer le doute, l'éventualité et l'évaluation subjective (ex. : *Il a disons...quarante ans, On pourrait dire qu'il a quarante ans, Il semble qu'il ait quarante ans*). Dans ces exemples, on le voit, on a affaire à la modalité de la supposition. Cependant, il y a des cas, il nous le dit aussi, où la quantification approximative et l'évaluation subjective peuvent cohabiter : *Je pense qu'il doit avoir aux environs d'une quarantaine d'années, Je pense qu'il doit avoir une quarantaine d'années approximativement*.

L'approximation non encodée découle d'une information implicite seulement inférée par l'interlocuteur. Bien évidemment, c'est une approximation qui n'est pas exprimée à l'aide d'un opérateur quelconque. Dans l'exemple suivant elle est simplement ressentie par les partenaires de la communication dans l'effet de l'action répétitive, car celle-ci méconnaît l'exactitude mathématique:

(2) Chaque matin Paul se lève à huit heures

L'énoncé est compris comme manquant de rigueur; son exactitude est relative parce qu'elle ressortit à une évaluation approchée. L'expérience nous montre que Paul peut à l'évidence se lever aussi bien à huit heures pile qu'à huit heures trois ou bien à sept heures quarante-cinq, et nous le comprenons de la sorte, c'est-à-dire de manière approximative. La référence exacte côtoie un vague qui se loge autour de *huit*. Cet exemple nous montre comment la complexité de la réalité peut s'amoindrir dans la parole grâce à la simplification linguistique. Certes, la langue ne représente pas fidèlement la réalité: on voit pointer le problème de leur inadéquation, de leur distance, mais aussi la mise en œuvre de la loi de l'économie linguistique. Cette loi de l'économie est à rapprocher de ce que Sperber et Wilson ont dénommé principe de pertinence³, selon lequel les êtres humains essaient de quérir automatiquement « la pertinence la plus grande, c'est-à-dire l'effet cognitif le plus grand pour l'effort de traitement le plus petit » (1986:15). Plus tard, ils ont insisté sur le fait que ces effets cognitifs sont positifs (1995: 265-266). C'est dire, en termes de rendement, que les locuteurs cherchent à ce que les effets cognitifs positifs obtenus soient élevés, et qu'en revanche l'effort exigé pour les acquérir soit le plus bas possible.

Puisque d'ordinaire l'exhaustivité s'avère une opération lourde, la tendance à choisir le moins coûteux en termes d'effort paraît tout à fait spontanée. Cela n'est pas le plus conforme à l'exactitude et à la réalité des choses mais, toujours d'après Sperber et Wilson, c'est le plus rentable le cas échéant pour une compréhension optimale de ce que le locuteur a intérêt à communiquer:

«Nous soutenons que le principe de pertinence suffit à lui seul pour expliquer comment la structure linguistique et les connaissances antérieures interagissent et déterminent la compréhension verbale» (1986: 17).

Il apparaît que l'interprétation de l'énoncé se fait à l'aide des informations fournies par le contexte, qui allie les énoncés et les connaissances encyclopédiques que les locuteurs pos-

3 Le principe de pertinence est basé sur deux axiomes, l'un cognitif et l'autre communicatif, que Sperber et Wilson (1995 : 260) définissent de la façon suivante:

«1. Human cognition tends to be geared to the maximisation of relevance.

2. Every act of ostensive communication communicates a presumption of its own optimal relevance.»

sèdent. Force est d'admettre que pour cela on suppose des locuteurs idéals qui garantissent le succès interprétatif. En effet, cela paraît bien relever d'une abstraction que ceux qui s'occupent des interactions verbales n'ont pas manqué de dénoncer du fait que le locuteur est incapable de contrôler la totalité de l'échange, où il peut toujours y avoir des imprévus, le sens étant constamment négociable, et que la situation de communication joue un rôle fondamental pour construire l'interprétation.

Sperber et Wilson ont développé le concept de pertinence dans le sillage de Grice et ils en ont fait, s'écartant de lui sur bien des points, une notion centrale qui n'est plus pour le locuteur un but à atteindre ou une norme à suivre; bien au contraire, pour eux la pertinence est tout simplement inhérente à l'énoncé puisqu'elle est transmise par lui: «We claim that a presumption of optimal relevance is communicated by any act of ostensive communication» (1995: 271). La communication ostensive s'accompagne donc d'une garantie de pertinence optimale. Mais cette position est trop restreinte, nous semble-t-il, car la pertinence à notre avis dépend surtout de l'adéquation de l'énoncé aux circonstances dans lesquelles se produit l'échange communicatif.

Du reste, nul doute que dans les mécanismes de construction des énoncés où l'approximation est inférée prévaut le souci, sinon de clarté, du moins d'économie, de simplification et d'efficacité, de telle sorte qu'on néglige l'exactitude et l'exhaustivité, qui pourraient d'ailleurs être défavorables à une compréhension optimale et rapide.

Les deux exemples qui suivent⁴ nous intéressent particulièrement pour voir, selon l'axiome de la pertinence, le fonctionnement de l'approximation dans ce que Sperber et Wilson appellent «des circonstances ordinaires» (1986: 18). On verra qu'on considère une situation dans l'abstrait et qu'on élabore une prédiction selon laquelle l'analyse prévoit que le locuteur choisit l'énoncé le plus pertinent et que l'interlocuteur rétablira le sens préexistant conçu par le premier:

(3) Je vis à Paris

Cet énoncé est prononcé par Marie à Londres devant un ami dont elle fait la connaissance. Mais en réalité Marie vit à Issy-les-Moulineaux, à cinquante mètres de la limite de Paris. C'est pourquoi l'énoncé est faux, mais dans cette circonstance il n'est pas trompeur. En effet, Sperber et Wilson affirment qu'il est pertinent dans la visée communicative de Marie, car son ami pourra en tirer des conclusions vraies ou plausibles d'une manière économique. En revanche, une affirmation vraie comme:

(4) Je vis près de Paris

4 Les exemples (3) et (4) sont empruntés à Sperber et Wilson (1986: 18-19).

peut être trompeuse en raison des conclusions que l'ami de Marie risque d'en tirer: entre autres qu'elle habite plus loin de Paris qu'elle n'habite réellement. C'est dire que l'énoncé (3) est suffisamment révélateur et éloquent pour ce qui est des intentions de Marie et qu'il se révèle plus efficace que (4), bien que ce dernier soit strictement vrai. Si Marie avait dit (4) *Je vis près de Paris* à l'ami anglais, elle aurait dû donner des éclaircissements supplémentaires par la suite afin que l'ami ne fasse pas fausse route. En outre, on est bien d'accord sur le fait que le renseignement détaillé et prolixe peut créer une situation absurde. C'est pourquoi il s'avère évident que point n'est besoin d'être plus précis que la situation ne l'exige: il n'y a pas de raison d'être exhaustif dans le détail si les circonstances ne le commandent pas. Il va de soi qu'un message lourdement complet peut provoquer l'inattention du récepteur.

Il est aisé de remarquer qu'on rejoint ainsi le principe gricéen selon lequel les locuteurs, dans des conditions optimales, coopèrent à la réussite de la conversation, en observant plusieurs maximes qui relèvent d'un savoir normé sur le fonctionnement du discours. Le cas échéant, ils suivront certaines maximes et en négligeront d'autres. Aussi sera-t-il question, compte tenu des circonstances, soit de donner une information précise mais en contrepartie d'affirmer quelque chose de faux comme dans (3), soit de ne pas fournir l'information exacte mais de dire la vérité comme dans (4). Et tout cela afin de s'adapter à la situation car dans l'échange communicatif le dire est constamment façonné par les conditions externes.

Il est incontestable que le rapport à l'interlocuteur et à la situation de communication sont décisifs dans le choix de la manière de dire. Ainsi, la pertinence de (3) *Je vis à Paris* ne serait pas la même si Marie faisait cette déclaration à un Parisien qui connaît parfaitement Paris et la banlieue ou encore lors d'une attestation officielle de domicile, pour ne citer que deux cas de figure possibles. La situation est toute autre et l'interlocuteur aussi. Le locuteur choisit ses propos en prévoyant les effets de la conclusion que l'interlocuteur va en tirer⁵. Et Marie de dire soit *Je vis à Paris* soit *Je vis à Issy-les-Moulineaux* selon la circonstance, afin que son interlocuteur en tire les conséquences qu'elle a prévues. Toujours est-il que, bien que le consensus soit facilement admissible à ce sujet, reste à savoir ce que l'interlocuteur comprend et interprète réellement. Est-ce qu'il rétablit en vérité le sens du locuteur? Ce serait une autre question. Quoi qu'il en soit, le raisonnement de Sperber et Wilson est éloquent et prouve que l'approximation est en principe une opération de simplification rentable. Nous en avons tous fait l'expérience en tant que locuteurs, qui un jour ou l'autre avons eu à utiliser et à interpréter ce type de formulation.

5 C'est ainsi que fonctionnent les échanges communicatifs comme le dit fort bien Kerbrat-Orecchioni: «À moins donc de supposer un sujet masochiste, et fortement enclin aux conduites d'échec, il faut admettre que dès lors qu'il entre, de son plein gré du moins, en communication, il s'emploie à tout faire pour que «ça marche»: ce n'est donc pas d'un principe moral, relevant de je ne sais quelle idéologie altruiste qu'il s'agit ici, mais d'une « condition régulatrice » dont dépend fondamentalement la viabilité de l'échange» (1986: 196-197).

De tout ce qui vient d'être dit il ressort que l'effet de l'énoncé sur l'interlocuteur importe plus que sa valeur propositionnelle. Par conséquent, le fait que la proposition soit rigoureusement vraie ou fausse est négligeable, ce qui ne l'est pas, c'est que l'information que l'on veut faire passer aboutisse et donc que l'acte de langage réussisse. D'une part, nous avons la relation de l'énoncé à la réalité et, d'autre part, son adaptation à l'interlocuteur, qui d'ailleurs semble être la plus fructueuse pour les besoins de communication. Si la première est mesurée en termes de logique vériconditionnelle, la seconde s'apprécie à sa valeur argumentative. Sperber et Wilson parlent d'information vériconditionnelle et d'information non-vériconditionnelle:

«Les énoncés expriment des propositions; les propositions ont des conditions de vérité; mais la signification d'un énoncé n'est pas épuisée par ses conditions de vérité, c'est-à-dire par les conditions de vérité de la proposition que cet énoncé exprime. Un énoncé n'exprime pas seulement une proposition mais est utilisé pour accomplir une variété d'actes de parole. Dans cette mesure, on peut s'attendre à ce qu'un énoncé encode deux types fondamentaux d'information: de l'information vériconditionnelle (ou propositionnelle) et de l'information non-vériconditionnelle (ou illocutionnaire) -autrement dit, de l'information sur l'état de choses que l'énoncé décrit, et de l'information sur l'acte ou les actes de parole qu'il est censé accomplir» (1990: 13-14).

Dans l'optique logique on privilégie le rapport entre les propositions émises et les états de choses qu'elles représentent, la vérité des propositions étant vérifiée par les faits et par l'expérience qu'en ont les locuteurs, alors que dans la perspective pragmatique la priorité est accordée aux stratégies interactionnelles.

Si par la compétence linguistique le locuteur perçoit le monde en le conceptualisant, par la compétence discursive il est capable d'adapter ses propos à la situation et de les passer au tamis des normes sociales. Autrement dit, il parle du monde et il en parle d'une certaine façon, en conformité avec les conditions et les visées de l'acte communicatif.

2.1. De l'exactitude à l'inexactitude

Dans la langue il y a des morphèmes et des lexèmes qui ont la caractéristique de donner à l'énoncé une valeur soit précise soit approximative. La signification des mots et leur contexte guident le locuteur dans l'attribution d'une de ces valeurs à l'énoncé. Voyons quelques cas:

- (5) Il a une écurie de mille chevaux
- (6) Il est cinq heures
- (7) Il y a dix chaises dans la salle à manger

Rien n'empêche d'accorder aux nombres une valeur ponctuelle. Il est aisé de remarquer que dans les trois phrases l'adverbe *exactement* est admissible: *mille chevaux exactement, cinq heures exactement, dix chaises exactement*. En effet, en dehors de tout emploi discursif il n'y a pas de raison de ne pas prévoir que les chiffres en question indiquent la quantité exacte.

Corrélativement, nous allons fournir des exemples approchés:

- (8) Il a une écurie d'un millier de chevaux
- (9) Il est autour de cinq heures
- (10) Il y a environ dix chaises dans la salle à manger

Là on signale l'incertitude à propos du nombre. Et les assertions n'admettent plus l'ajout de l'adverbe *exactement*, car l'approximation exprimée est incompatible avec l'indicateur de précision. Comme on peut le voir, *mille* s'oppose à *un millier*, comme *cinq* à *autour de cinq* et *dix* s'oppose à *environ dix*, c'est-à-dire que la précision contrecarre l'approximation.

Or le rôle du contexte et des connaissances partagées est aussi à prendre en compte, car le même nombre risque d'avoir une valeur quantitative différente. Ainsi les interprétations des énoncés suivants s'opposent-elles dans la mesure où nous avons tantôt une interprétation exacte du nombre tantôt une interprétation approximative:

- (11) J'ai acheté trente-six verres en cristal de Bohême
- (12) Ne me conseille pas un film que j'ai vu trente-six fois
- (13) Il a deux voitures
- (14) Il raconte sa prouesse en deux mots

Dans cette série la valeur contextuelle du même nombre diffère d'un énoncé à l'autre. Les énoncés (11) et (13) sont littéraux en ce qu'ils signifient strictement le nombre formulé: il s'agit de trente-six verres et de deux voitures, ni plus ni moins. En revanche, selon l'interprétation habituelle dans (12) et (14) les chiffres ne dénotent pas une quantité exacte, tant s'en faut: *trente-six fois* signifie plusieurs fois, voire un grand nombre de fois et *en deux mots* indique la brièveté. Il s'agit d'emplois approximatifs qui résultent d'un processus de lexicalisation qui a figé les valeurs des chiffres dans les groupes syntagmatiques de sorte que les chiffres perdent la netteté qui les attache aux dénotés qu'à l'origine ils sont censés nommer.

Si nous revenons sur l'exemple (12) la même nuance d'exagération peut être traduite par d'autres chiffres répondant au même processus de lexicalisation comme *vingt fois, cent fois, mille fois*, qui fonctionnent dans ce contexte comme des parasyonymes, toujours pour signifier un degré élevé de fois. Ces combinaisons quantifiées se sont figées à travers l'histoire de la langue. Ainsi la quantité doit-elle être interprétée selon la nature sémantique du mot auquel elle s'applique, de sorte que son degré fort ou faible est un jugement qui dépend

d'une norme variant selon le contexte et le domaine d'expérience. En conséquence, il arrive que le contexte donne à la même quantité une valeur opposée ou presque. C'est le cas du nombre *deux* si nous confrontons l'exemple (14) *Il raconte sa prouesse en deux mots*, signifiant qu'il est bref, à l'exemple suivant:

- (15) Il lui a fait deux réflexions déplacées

où le nombre *deux* –tout en gardant sa valeur objective– ne signifie plus le petit nombre, mais au contraire convoie une certaine dose d'exagération, puisque l'action de faire à quelqu'un deux réflexions déplacées semble signaler une conduite outrancière et discourtoise.

Encore d'autres exemples où *deux minutes* exprime, dans l'ordre, un laps de temps tantôt court tantôt long:

- (16) Il fait la vaisselle en deux minutes (= peu de temps)
 (17) Il met deux minutes à frapper à la porte (= beaucoup de temps)

L'interprétation que l'on prête aux énoncés est gouvernée non seulement par le contexte mais encore par l'expérience des choses. Cela étant, contexte et domaine d'expérience s'érigent en tant qu'outils primordiaux en l'occurrence pour mesurer le temps, et d'une manière générale pour évaluer le sens des énoncés, ainsi que pour leur accorder une force illocutoire. Et on voit aisément comment les quantités déterminées dépassent le nombre qui leur est attribué pour s'ouvrir à des acceptions contextuelles constamment renouvelées:

“Generally, a word or concept is being evaluated in terms of the typical activities it is associated with” (Devos 1995: 73)

Il en va de même avec des termes qui en principe sont approximatifs, comme le déterminant et le suffixe *-aine*, et qui, selon le contexte, seront interprétés comme exacts ou inexacts:

- (18) Son panier contient une douzaine d'œufs (= douze œufs)
 (19) Sa dictée contient une douzaine de fautes d'inattention (= une quantité importante mais imprécise de fautes)

Sont enchâssées dans les représentations conceptuelles des indications sur la façon de les manipuler par le truchement de la combinatoire des mots. La langue donne au locuteur la possibilité de trier les traits que momentanément le discours requiert.

Mais il y a d'autres procédés pour exprimer l'approximation lorsqu'on ne franchit pas totalement la barrière de l'adaptation du langage à la réalité. On ne peut pas saisir l'objet dans sa totalité et l'on s'en approche:

- (20) Il a avoué à peu près ce que je viens de vous raconter

Ce faisant on ne prétend pas à l'exhaustivité ni à l'exactitude, un marqueur comme *à peu près* impliquant qu'on ne connaît pas les propos à la lettre.

Les qualités des objets sont aussi décrites bien des fois de manière approchée parce qu'on n'a pas d'autre instrument plus précis pour le faire. On est devant le problème de l'identification précise du référent que désigne le locuteur:

- (21) Le chameau qu'il a dessiné est presque un dromadaire
 (22) Cette fleur est une espèce de marguerite

C'est aussi le problème de nombre de paraphrases définitoires qui, sauf à être guettées par la tautologie⁶, sont condamnées à l'approximation:

- (23) La quiche est une sorte de tarte brisée⁷

Les opérateurs tels que *presque*, *une espèce de*, *une sorte de* –appelés enclosures⁸– ont la faculté de qualifier approximativement, sans désigner de manière exacte, si bien que le prédicat s'avère insuffisant pour conduire à l'identification pleine du sujet de la phrase.

2.2. Approximation et calcul inférentiel

L'approximation, comme nous avons pu le constater, est un problème de référence. Par la conceptualisation référentielle, le signe rend compte de la réalité construite à travers le filtre de l'expérience humaine. À ce propos, il y a une forme d'approximation qui n'est pas réellement exprimée mais supputée et très fréquente dans des circonstances normales de communication où aucune contrainte n'oblige à la précision. Ainsi, d'une part, ce qu'on ne dit pas est inclus dans le stock de choses qu'on tient pour évidentes et, d'autre part, en général on n'éprouve pas le besoin de dire avec une exactitude mathématique. Un énoncé est donc approximatif «si les conditions de sa vérité ne sont que partiellement remplies, mais s'il vaut néanmoins par les inférences qu'on en tire», affirme R. Martin (1992: 166).

Nous avons déjà fait allusion à la théorie de la pertinence pour expliquer ce qui sous-tend un énoncé approximatif. Du point de vue de cette théorie, il n'y pas de raison de croire que l'expression d'une pensée ayant une pertinence optimale doit toujours être la plus litté-

6 Voir sur cette notion López Díaz (2002).

7 Cet exemple est dans Robert Martin (1992 : 62)

8 Kleiber (1990: 29-30) emprunte le terme d'enclosures à Lakoff qui parle de *hedges*. Voir aussi Martin (1992 : 30).

rale⁹. En effet, il semble bien que le sujet est la plupart du temps en quête de la pertinence optimale de l'énoncé et non pas de sa relation stricte à la réalité. Il importe donc peu qu'une affirmation ne soit pas tout à fait exacte, pourvu qu'elle soit appropriée à la situation communicative. Arrêtons-nous un instant sur le dialogue suivant:

- (24) A- Quelle heure est-il, s'il te plaît?
 B- Il est sept heures cinquante-quatre.
 A- Ah! il est huit heures, je pars. Il est très tard.

La réponse de B se caractérise par son exactitude, alors que ce n'est pas le cas pour l'assertion en écho de A qui suit et qui s'avère approximative dans cette circonstance. En réalité, pour A *huit heures* marque seulement un point de repère. Les conséquences sont les mêmes que si A avait dit *Ah! il est sept heures cinquante-quatre, je pars. Il est très tard*. D'une part, nous avons la réponse à une question qui se doit d'être précise et, d'autre part, nous avons un segment qui est un écho interprétatif de la réponse précédente dans lequel l'inexactitude est sans conséquence.

Or il existe un vide entre la forme logique des phrases et le déclenchement des valeurs que les locuteurs attribuent aux énoncés. Ce vide est rempli par les opérations inférentielles¹⁰. Il s'agit de raisonnements activés grâce à des connaissances mutuellement partagées. En effet, le locuteur calcule le degré de compétence de l'interlocuteur en matière d'interprétation et la marge de manœuvre que cette compétence autorise, tout autant que le récepteur réalise des déductions et sur le contenu du message et sur le raisonnement effectué par le locuteur. L'émetteur du message fournit donc des instructions interprétatives en fonction de ce qu'il veut signifier qui permettront au destinataire d'interpréter le message. Si nous revenons sur des énoncés analysés tout à l'heure comme (2) *Chaque matin Paul se lève à huit heures* et (3) *Je vis à Paris*, d'une part on peut dire que ces affirmations ne sont pas tout à fait vraies, mais du fait de leur pertinence elles visent des effets concrets qui les rendent tout à fait valables et congruentes. Communément le locuteur ne dit pas tout, il dit seulement ce qui sert le but qu'il poursuit:

«Le taux d'information légitimement exigible est entièrement relatif aux propriétés de l'univers de discours, ainsi qu'au projet argumentatif de l'énonciateur (qui n'est tenu de dire le *tout* sur l'objet dont il parle que dans des situations discursives très exceptionnelles)» (Kerbrat-Orecchioni 1980: 213).

9 Nous renvoyons sur ce point à Sperber et Wilson (1994 : 284-286).

10 À propos de l'inférence, voir par exemple Sperber et Wilson (1994: 20), Moeschler et Reboul (1994: 21-23) et Moeschler et Auchlin (1997: 156-157).

L'opposition tranchée du vrai et du faux ne correspond pas à la réalité empirique. C'est pourquoi il faut admettre qu'il y a non seulement des vérités et des faussetés relatives dans la relation entre le langage et la réalité, mais aussi qu'il y a des degrés d'approximation qui oscillent entre le plus et le moins. Les valeurs de vérité dichotomiques ne servent donc que pour les propositions exactes. Cela étant, les valeurs des énoncés approximatifs sont graduelles, de telle sorte qu'il s'agit d'inclure les variations et non pas de les exclure:

«La logique du langage n'est décidément pas celle du vrai et du faux, mais du vrai et du faux à tel point de vue, c'est-à-dire du plus ou moins vrai, du plus ou moins faux» (Martin 1992: 171).

La série d'exemples suivante, où la présence de certains éléments marque un contraste avec leur absence, est révélatrice de valeurs discursives approximatifs lorsque lesdits éléments font défaut:

- (25) Cette pièce est carrée
- (25a) Cette pièce est complètement carrée
- (26) Pierre ne fume pas
- (26a) Marie ne fume pas du tout

(25a) et (26a) sont des assertions catégoriques qui laissent entrevoir combien (25) et (26) à leur instar sont faibles. Martin fait les remarques suivantes à propos de ces exemples:

«Dire d'une pièce qu'elle est carrée, c'est laisser entendre que ses côtés sont égaux. Là encore aucune hésitation n'est possible sur le contenu de *carré*. Mais on peut qualifier aussi cette pièce de "complètement carrée", pour dissiper la tentation d'une interprétation approchée. [...] Ce qui importe dans l'usage approximatif, c'est que le prédicat, même si ses conditions de vérité ne sont que partiellement remplies, soit pleinement justifié par les conséquences qu'on en tire. Ainsi, je puis dire de Pierre qu'il ne fume pas et de Marie qu'elle ne fume pas du tout. Singulière opposition! On peut donc ne pas fumer tout en fumant. En fait, ce que le locuteur veut dire, c'est que Pierre fume si peu que les conséquences sont les mêmes que s'il ne fumait pas (...))» (1992 : 163-164).

De nouveau l'ajout d'éléments n'est pas neutre. L'emploi d'un adverbe absolu comme *complètement* dans un cas et d'une négation renforcée comme *pas du tout* dans l'autre en font des énoncés à formulation tranchante, qui ne laissent rien dans l'ombre.

D'autres cas typiques d'approximation sont mis en place lorsque les locuteurs arrondissent les quantités. Il s'agit d'une convention du langage dont on a l'habitude et que l'on sait ne pas être fidèle à la réalité. De cette façon, dans la conversation avec un ami, Pierre

peut connaître ou pas le montant exact de ce qu'il gagne, et s'il le sait, il choisira l'information vraie:

(27) Je gagne 7932 F et 25 centimes par mois

ou l'information fausse:

(28) Je gagne 8000 F par mois¹¹

Quel que soit le choix de Pierre, l'ami pourra tirer des conclusions identiques sur tout ce qui est un révélateur d'un salaire. Il semble raisonnable de croire que l'affirmation fausse et économique s'avère plus convenable que celle qui est vraie et plus coûteuse à déchiffrer. La situation de communication commande le choix de la représentation mentale la moins complexe: dans l'entretien avec un ami, lorsqu'on arrondit, on est conscient qu'on ne dit pas le montant exact et que cela est sans conséquence, bien que l'information ne soit pas rigoureusement vraie. Évidemment, les locuteurs essaient d'être pertinents, quitte à être inexacts, afin d'éviter les anicroches lors du processus interprétatif. On sait qu'on doit apporter autant d'information qu'il est requis et pas plus: une surabondance dans la quantité d'information ne peut que nuire à l'interprétation voulue.

Il est aisé de constater que dans l'acte langagier émerge une tension sensible entre le besoin de formuler pile ce que l'on veut dire au sujet des choses et le besoin d'atteindre chez l'autre le but recherché. Si la précision et l'exhaustivité peuvent empêcher une communication optimale, reste à savoir jusqu'à quel point on peut sacrifier la vérité au profit du succès communicatif et s'il est légitime de le faire. De façon bien des fois inconsciente, on affronte quotidiennement ce choix qui convoque tant la pratique rhétorique que le comportement éthique.

3. APPROXIMATION ET FLOU

L'approximation est particulièrement liée au flou, étant donné qu'ils sont tous les deux des formes du vague¹². Il s'agit de formes de la signification par lesquelles l'interprétation reste ouverte dans la mesure où les énoncés pourraient se voir précisés si on leur ajoutait d'autres informations. C'est dire que dans le vague les limites désignatives du terme sont

11 Ces exemples ont été pris de Sperber et Wilson (1994, 285). Voir aussi Kleiber (1993, 200-205) et (1994, 182-187).

12 Nous suivons Robert Martin dans ce classement (1987: 165 et 1992: 166). Un point de vue différent est exprimé dans Franken (1997: 148), qui parle de "vague concepts" et de "approximate descriptions".

imprécises¹³, soit à cause d'une désignation impropre du référent dans l'approximation, soit à cause d'une signification trop large dans le flou. Autrement dit, dans l'approximation, c'est l'utilisation que les locuteurs font du langage qui est vague et dans le flou, c'est le langage lui-même qui l'est.

Tout bien considéré, il s'agit du clivage entre les usages approximatifs de termes qui possèdent des propriétés nettement et objectivement définies et les concepts flous qui ne détiennent pas ces propriétés.

L'approximation –nous l'avons vu– est un problème de désignation en ceci que l'on tient compte de l'extralinguistique, si bien qu'elle se pose comme un aspect lié à l'usage de la langue. En revanche, le flou est un problème de signification, donc strictement linguistique, puisqu'il relève du sémantisme de la langue: «si le flou appartient à la langue elle-même (ce sont les conditions de vérité elles-mêmes qui sont imprécises), l'approximation quant à elle est due plutôt au continuum de la réalité auquel, de gré ou de force, la langue impose un découpage de ses unités discrètes», dit R. Martin (1992: 165). On pourrait ajouter encore que les termes approximatifs possèdent des propriétés objectivement définies, alors que ce n'est pas le cas pour les vocables flous.

Revenons encore une fois sur un exemple d'approximation tel que (2) *Chaque matin Paul se lève à huit heures*. Nous avons vu que l'interlocuteur devant cette information peut s'imaginer facilement que Paul ne se lève pas tous les jours à huit heures pile, mais plutôt qu'il a tendance à se lever autour de huit heures. Si l'imprécision était assumée par le locuteur, il dirait par exemple: *Paul se lève à peu près à huit heures* ou *plus ou moins à huit heures*, etc. D'autres cas sont les exemples (26) et (28) que nous avons déjà évoqués:

(26) Pierre ne fume pas (lorsqu'il fume un très peu)

(28) Je gagne 8000 francs par mois (lorsque j'arrondis)

ou encore les énoncés suivants:

(29) Paul est chauve (lorsqu'il a encore des cheveux)

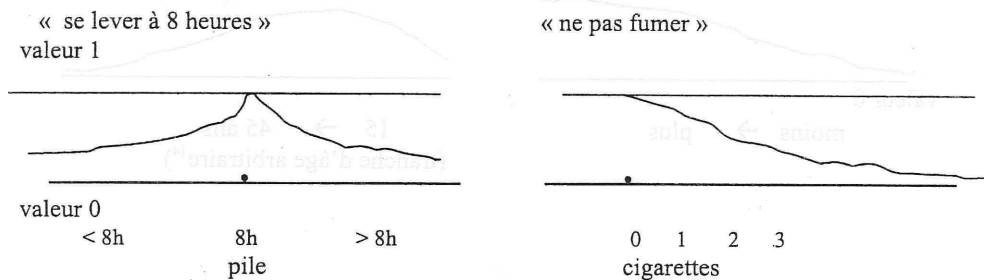
(30) L'Italie est une botte

(31) Il habite dans le centre ville

13 Liée au vague est la théorie du prototype en ceci qu'elle propose la prise en considération du flou des frontières entre appartenance et non appartenance à une catégorie (Kleiber 1990:51). Le prototype, en tant que meilleur exemplaire de la catégorie, est défini de façon statistique. À cet égard on dit, par exemple, que le «moineau» serait le meilleur exemplaire de la catégorie «oiseau» et que par conséquent il serait plus prototypique de ladite catégorie que l'«autruche» ou le «pingouin». Après tout, certains oiseaux seraient «plus oiseaux» que d'autres et donc plus à proximité de l'oiseau idéal. Selon ce raisonnement, la phrase *Le moineau est plus un oiseau que l'autruche n'est un oiseau* n'est pas dénuée de sens, comme le signalent Moeschler et Reboul (1994, 386).

Il est aisé de voir par des graphiques que ces énoncés ont en commun la caractéristique fondamentale qu'il existe un point exact où l'on atteint la «valeur 1» qui signifie la vérité absolue, c'est-à-dire où l'on parle littéralement. Et plus le graphique s'approche de cette valeur, plus l'énoncé atteint la vérité.

Il est donc possible de schématiser l'approximation à l'aide de graphiques qui assignent des valeurs de vérité allant de façon graduelle de la «valeur 0» (fausseté) jusqu'à la «valeur 1» (vérité). Voyons-en deux exemples:



Selon les exemples que l'on prendra en considération de nombreux schémas peuvent s'offrir. Mais les cas d'approximation auront toujours en commun un point où la courbe atteint la «valeur 1» qui est la vérité absolue, les énoncés approximatifs ayant des propriétés objectivement définies et facilement décelables. Entre cette valeur et la «valeur 0», représentant le mensonge, se dessine une variation du degré de certitude.

Le flou se produit lorsque la signification qui est associée à une forme linguistique connaît une marge de manœuvre variable, aux frontières imprécises. Certes, le sens flou est lié au continuum du contenu sémantique des vocables:

- (32) Pierre est jeune
- (33) Ses élèves connaissent la langue anglaise

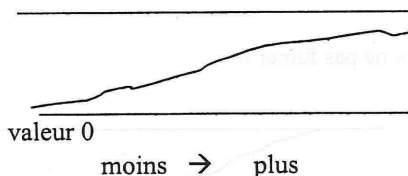
Il est impossible de savoir quel est l'âge exact de Pierre et jusqu'à quel point ses élèves connaissent l'anglais. La compréhension est vague parce que l'adjectif *jeune* et le verbe *connaître* embrassent des notions larges. Par conséquent, ces prédicats peuvent se voir soumis à une gradation où fonctionnent le plus et le moins. Alors, si l'imprécision est assumée, on dira par exemple: *Pierre est plutôt jeune, assez jeune*, etc. et *Ses élèves connaissent un peu l'anglais, assez bien*, etc.

À l'instar de l'approximation, le flou peut être représenté avec des graphiques notant le degré de certitude. Mais contrairement à l'approximation, dans le schéma du flou il n'y a pas un point où se trouverait clairement la vérité absolue, et par conséquent la «valeur 1» ne peut

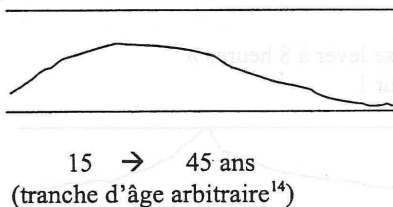
pas être nettement atteinte sur un point précis. De cette façon, on n'a qu'une marge variable et nullement un point fixe auquel s'accrocheraient des propriétés qui ne sont pas objectivement définies.

Voyons deux cas de schématisation du flou:

« connaître une langue »
valeur 1



« être jeune »



4. NON-DIT, INDÉTERMINATION ET GÉNÉRALISATION

Sont apparentés au vague linguistique –et tout particulièrement au flou– l'indétermination et la généralisation, en ceci qu'il s'agit d'autant de manières que revêt l'imprécision linguistique et qu'il convient de ne pas confondre. Quant au non-dit¹⁵, il a été inclus dans cette rubrique en raison de l'absence d'information qui le caractérise et parce qu'on l'a rattaché assez fréquemment à l'implicite et qu'il convient de ne pas le confondre avec celui-ci ; la différence étant que l'implicite est présent de façon plus ou moins tacite dans le message, tandis que le non-dit est absent.

Pour l'ensemble des informations qui ne sont ni signifiées par une expression linguistique ni inférables à partir de celle-ci, mais sur lesquelles l'interlocuteur peut s'interroger, on parlera de non-dit. Voyons des exemples:

(34) Jean et Pierre sont partis au Mexique

(35) Il est très tard

Ce qu'on ne dit pas et qui peut être un objet d'intérêt pour l'interlocuteur comme pour le locuteur est de l'ordre du non-dit. Bien entendu, on peut se demander pourquoi Jean et

14 Le critère de décision de l'âge qui correspond à « jeune » n'est pas objectif, tant s'en faut, et fera toujours l'objet de controverses : selon les individus et selon les cultures «jeune» ne renvoie pas aux mêmes dénotés.

15 Ce que nous appelons non-dit correspond chez Robert Martin (1996: 131) au non-dit pragmatique et ce que nous appelons indétermination correspond chez lui au non-dit linguistique.

Pierre sont partis au Mexique, à quel moment, etc. et pourquoi on dit qu'il est très tard, etc. Les éléments manquants étant impossibles à identifier, les énoncés sont susceptibles d'expansions et peuvent se voir complétés non pas grâce aux connaissances linguistiques, mais à l'aide d'un savoir de type situationnel ou de type culturel. Et un choix possible pour leur donner plus de complétude serait d'ajouter: *Jean et Pierre sont partis ensemble au Mexique, pour faire du tourisme, pendant quinze jours*, etc. ou bien *Il est très tard pour lire le journal maintenant, il est temps d'aller dormir*, etc.

Comme on peut le voir, le non-dit dépend étroitement de la situation de communication. Il supporte donc une relation d'implication avec des phrases plus précises situées en dehors de l'assertion, mais envisageables du point de vue pragmatique pour des précisions complémentaires. Et l'interlocuteur peut s'enquérir de toutes sortes de précisions.

L'indétermination relève plus proprement du savoir linguistique du locuteur, si bien que les informations méconnues sont du domaine de leur indéfinition inhérente. Par conséquent, les expressions indéterminées ont une extension référentielle non spécifiée:

- (36) Certains bijoux sont très chers
- (37) Son grand-père a choisi l'ombre d'un arbre

L'interlocuteur peut juger ces énoncés comme peu spécifiques, parce qu'on ne précise ni à quels bijoux ni à quel arbre on a affaire. Tout ce que l'on peut déduire c'est qu'il s'agit de quelques bijoux et d'un seul arbre. Par conséquent, l'indétermination s'appuie sur un manque d'information où les éléments manquants sont impossibles à détecter référentiellement. La description de l'objet pourrait être complétée et précisée jusqu'à l'infini: plus on donne de détails, moins il y a d'indétermination. Imaginons ainsi l'exemple (37): *Son grand-père a choisi l'ombre d'un arbre qui est au nord du parc, sous lequel il y a un banc. Cet arbre est un platane*, etc.

Beaucoup de généralisations ont aussi un caractère imprécis¹⁶ dès lors qu'il s'agit de classifications répondant à des stéréotypes et qui ne sont pas rigoureuses telles que celles-ci:

- (38) Les Italiens sont bruns
- (39) Les chiens et les chats se détestent

Ces affirmations ne témoignent d'aucune exactitude, étant donné qu'elles admettent tout autant la totalisation par le quantificateur absolu *tous*, que l'exception dans la classification. L'imprécision de l'énoncé peut donc être écartée par l'addition d'éléments de ce genre: *Tous les Italiens sont bruns* ou bien *Les Italiens sont bruns, mais pas celui-ci*.

16 Sur la généralisation on peut consulter P. Attal (1992: 36).

5. CONCLUSION

Nous revenons encore sur les exemples initiaux qui nous ont incitée à la réflexion, puisqu'ils montrent comment on juge de façon négative tout ce qui apparaît comme approximatif et comme flou, y compris le discours lui-même. En effet, les commentaires métalinguistiques nous font prendre conscience que l'approximation et le flou peuvent être des obstacles réels pour le bon fonctionnement de la communication. Par ailleurs, cet échantillon de départ nous a permis d'établir une transition avec d'autres exemples dans la suite de l'exposé qui reflètent tout simplement l'usage de la langue en vigueur.

Mais, pour les émetteurs cet usage constitue-t-il toujours un choix désignatif délibéré? Bien sûr que non. Il est visible que culturellement nous vivons l'inexactitude de façon tout à fait naturelle. Que la réception soit optimale ou problématique, le locuteur choisit la simplification, parce que cela est le plus rentable quitte à être inexact, autant qu'il s'arrange avec ce qui peut être ressenti comme du déficit linguistique et qu'il s'accommode à la façon de dire, faute d'avoir des termes plus exacts ou plus précis. Et le récepteur de parcourir l'itinéraire allant des contenus explicites de l'énoncé à ses contenus implicites en mettant en oeuvre ses compétences linguistico-culturelles.

Bien entendu, on sait que par la fonction référentielle les signes n'établissent pas un rapport direct avec les objets réels, mais avec une certaine conception du monde qui est fonction des données culturelles et idéologiques des locuteurs. C'est, somme toute, le filtre de l'expérience humaine. Les exemples ne manquent pas. Ainsi, en ce qui concerne la précision, on n'exprime pas de la même façon l'âge d'un bébé et d'un adulte: il n'y a rien d'étonnant à

BIBLIOGRAPHIE

- Attal, P. (1992): «Le langage créateur de pseudo-réalités», in W. De Mulder, F. Schuerewegen et Tasmowski, L. (éds) : *Énonciation et parti pris*. Amsterdam/ Atlanta: Rodopi, pp. 35-45.
- Charaudeau, P. (1992): *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette.
- Devos, F. (1995): «Still Fuzzy After All These Years. A linguistic evaluation of the fuzzy approach to semantic vagueness», *Quaderni di Semantica* 31/1, pp. 47-82.
- Franken, N. (1997): «Vagueness and approximation in relevance theory», *Journal of Pragmatics* 28, pp. 135-151.
- Fuchs, C. (1996): *Les Ambiguïtés du français*. Paris: Ophrys.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980): *L'Énonciation de la subjectivité dans le Langage*. Paris: A. Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986) : *L'Implicite*. Paris : A. Colin.
- Kleiber, G. (1987): «Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles», *Études de linguistique générale et de linguistique française offertes en hommage à Guy Serbat*. Paris: Société pour l'Information Grammaticale, pp. 157-172.
- Kleiber, G. (1990): *La Sémantique du prototype*. Paris: PUF.
- Kleiber, G. (1993): «Faut-il banaliser la métaphore?», *Verbum* 1-2-3, pp. 197-210.
- Kleiber, G. (1994): *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. Paris: A. Colin.
- Lamíquiz, V. (1991): *La cuantificación lingüística y los cuantificadores*. Madrid: Universidad Nacional de Educación a Distancia.
- López Díaz, M. (1998): «De la langue au discours: l'ambiguïté et l'équivoque», in T. García-Sabell, D.Olivares, A. Boilève et M. García (éds): *Les chemins du texte*. Santiago de Compostela: Servicio de Publicacións da Universidade, pp. 114-122.
- López Díaz, M. (2002): «Tautologies, truismes et lapalissades», in C. Figuerola et alii (éds): *La Lingüística francesa en el nuevo milenio*. Lleida: Editorial Milenio, pp. 427-436.
- Martin, R. (1987): «Flou. Approximation. Non-dit», *Cahiers de lexicologie* 50/1, pp. 165-176.
- Martin, R. (1992): *Pour une logique du sens*. Paris: PUF, 1e éd. 1983.
- Martin, R. (1996): «Sur l'implicite dans le langage ordinaire: la notion de non-dit», *Le Français moderne* 64/2, pp. 129-135.
- Moeschler, J. et Auchlin, A. (1997): *Introduction à la linguistique contemporaine*. Paris: A. Colin.
- Moeschler, J. et Reboul, A (1994): *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris: Seuil.

- Reboul, A. (1989): «Relevance and Argumentation: How Bald Can You Get», *Argumentation* 3, pp. 285-302.
- Riegel, M., Pellat, J.C. et Rioul, R. (1996): *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1986): «Façons de parler», *Cahiers de linguistique française* 7, pp. 9-26.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1990): «Forme linguistique et pertinence», *Cahiers de linguistique française* 11, pp. 13-35.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1994): *La relevancia* (trad. par E. Leonetti). Madrid: Visor. Titre original: *Relevance*. Harvard: University Press, 1986.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1995): *Relevance. Communication & Cognition*. Oxford & Cambridge: Blackwell, 2d ed.